

## Entrer en compassion

Bruno Roy

---

Numéro 110, automne 2006

Compassion

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14214ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Roy, B. (2006). Entrer en compassion. *Moebius*, (110), 101–108.

BRUNO ROY

*Entrer en compassion*

*Mais se sentir plié sous le poids formidable  
des vies dont un beau jour on s'est fait responsable  
savoir qu'on est la source ou le gué,  
cette fatigue monsieur c'est du bonheur*

*Et vous me demandez d'aller me reposer  
Mais si je faisais là ce que vous me proposez  
je mourrais tristement de fatigue.*

Auteur inconnu

Ceux et celles qui croient en la justice entrent en compassion. Je mets celle-ci dans les grandes choses de la vie. Mais voilà, il m'arrive de penser que le mot compassion est un mot que les institutions religieuse, médicale, judiciaire ou politique ignorent. Je sais que la colère est le contraire de la compassion. La polémique, me direz-vous, n'est pas un contexte favorable pour parler d'elle. Je le crois aussi. Mais voyez-vous, j'ai beau observer l'Église catholique, par exemple, je n'arrive pas à voir l'expression sincère de sa compassion. Experte en humanité, prétend-elle, je l'ai vue, je la vois trop souvent, encore, atrophier son propre message évangélique. Il y a des moments où, dans ses paroles et dans ses gestes, je n'ai vu, je ne vois ni compassion ni vérité, ni justice.

En pensant aux institutions, donc, je ne sais pas comment parler de la compassion. Elle est tellement absente de leurs actes. La seule compassion que je connaisse de l'Église catholique, par exemple, n'existe que pour le « péché

de la chair ». Ici, trop de compassion à l'endroit des prêtres pédophiles, et pas assez pour leurs victimes, souvent des enfants. Cela fait douter de sa valeur exemplaire. Vous comprendrez que si j'en parle, aujourd'hui, c'est que j'y suis forcé par l'injustice qui sous-tend le déni de cette réalité des agressions faites par certains membres du clergé. Car c'est ainsi que s'atrophie la compassion au profit de la défense des institutions. Une telle compassion, détournée de sa nature, incompatible avec la vision de l'homme, est un silence inacceptable. Et comme disait Albert Camus, dans *La peste*: « Je me sens plus de solidarité avec les vaincus qu'avec les saints. » Les vaincus, ici, vous les connaissez : on les appelle, entre autres, les orphelins de Duplessis. Au moment où je vous parle, face à leur réalité, l'Église catholique ne s'est jamais excusée, n'a jamais reconnu les faits. Son absence de compassion dans ce dossier est un scandale qui me lève le cœur.

« Ne pas avoir de parents dans la vie, c'est une malchance », a déjà dit Mgr Jean-Claude Turcotte. Ici, sous le couvert de la compassion, le discours s'abandonne à la fatalité du destin pour mieux dénier les faits. Voilà une attitude de dominant, une attitude de mépris : « Pauvres enfants ! Quelle misère ! » Voilà comment la compassion devient du discours, une manière d'idéologie de l'impunité et de la fatalité. On n'explique pas la compassion avec l'argument du destin. Lorsqu'on le fait, on n'est pas au niveau du cœur ; on est plutôt devant une mascarade pastorale qui consiste à décréter que la fatalité explique la pauvreté. Non, la compassion n'est pas une idéologie de la fatalité ayant pour objectif de nier la réalité.

En ce cas, la compassion devient une arme efficace contre la vérité, contre la justice. Le discours sur la compassion, voire sur le pardon, évacue la réalité, il confine au silence qui tue : « On sait ce que vous avez souffert, on le reconnaît, mais cessez vos jérémiades. Vous n'êtes pas les premiers, vous ne serez pas les derniers. » Dans le dossier des orphelins de Duplessis, la fatalité a servi de réponse à la compassion. Sans compter que dans ce dossier, la compassion a appartenu à une construction de la défense des institutions. Cela ne s'est pas fait en tant que serviteur de Dieu, mais comme serviteur du système judiciaire,

comme serviteur du mensonge institutionnalisé, en l'absence de tout altruisme, une des déclinaisons de la compassion. Voilà le malaise. Je ne veux pas être seul à croire en la compassion. Je ne veux pas y croire pour deux, pour trois, ou pour mille.

Il n'y a pas de compassion possible pour celui qui ne reconnaît pas les faits ; pour celui qui parle tout à la fois du don à l'autre, de la nécessité de l'entraide en défendant les erreurs, qui de son archevêché, qui de son collègue des médecins, qui de son gouvernement. Le mal, c'est la défense hypocrite du « système de charité » pour donner un sens au don qui n'en est pas. Il m'arrive de penser qu'en matière de compassion, l'Église est moins généreuse que ceux et celles qu'elle excommunie. Je vais même jusqu'à penser que sa non-reconnaissance des faits est une conspiration immonde participant du pouvoir institutionnel qui dépouille la compassion du sens de la générosité. Je le constate, et c'est inexplicable autant qu'immoral, la compassion accompagne rarement l'exercice du pouvoir.

Cela dit, la compassion est sans rapport hiérarchique. Elle ne doit pas devenir une stratégie de communication pour s'élever à l'admiration de tous. En fait, « ce qui me pue au nez – je cite encore Camus –, c'est des gens qui se servent de la pauvreté comme d'un marche-pied ». C'est pourquoi l'altruisme pastoral, à la manière univoque de l'Église catholique, discrédite son action car son altruisme se déguise trop souvent soit en défense du système, soit en ascension personnelle. Cette hypocrisie des institutions dont l'Église catholique, ici, sert d'exemple, se transforme en despotisme de la compassion. Son absence de sincérité en assèche le terreau. Discourir n'est pas un acte de compassion. Certains curés font des stages prolongés dans la culture de la compassion sans l'abnégation nécessaire à son accompagnement.

Le besoin d'aider nos semblables, trop souvent transformé en calcul, est une prétendue sympathie qui tourne au mépris. Ce qui est la pire des indignités qu'un individu puisse ressentir. En effet, prodiguer de la compassion peut, à l'occasion, témoigner d'un profond mépris des démunis car la complaisance n'a rien de commun avec la bonté.

La compassion suppose la sincérité, je veux dire une empathie qui reconnaît la misère de l'autre, mais sans le regard d'apitoiement qui crée une inégalité dans les rapports humains. Dans son livre *La tentation de l'innocence*, Pascal Bruckner écrit que « la compassion devient une variante du mépris dès qu'elle informe à elle seule notre rapport à autrui à l'exclusion des autres sentiments comme le respect, l'admiration ou la joie ». En effet, entre un dominant et un dominé, ne cherchez pas la solidarité, vous ne la trouverez pas. Et si, dans ce contexte passif d'apitoiement, vous trouvez de la compassion, celle-ci ne peut être que de la pitié pour les pauvres ou les démunis. Cette expression de passivité est une forme inférieure de la compassion. L'apitoiement, la commisération, la pitié ont beaucoup trop en commun pour ne pas exiger que la compassion s'en éloigne.

Toute action pastorale découle d'une anthropologie, d'une vision de l'homme. D'un point de vue judéo-chrétien, compassion et charité ne font qu'un. Dans la Bible, par quoi est symbolisée la compassion de Dieu ? Par l'attitude du père dans la parabole du fils prodigue de Luc. Ici, compassion et charité constituent les vertus essentielles du croyant en un Dieu lui-même miséricordieux. L'ouverture à la souffrance, enseigne pourtant l'Église catholique, doit prendre en compte la fragilité des êtres. Pourquoi ses représentants se tiennent-ils à distance de cette prise en compte ? De la même manière, à l'hôpital, autre exemple, la compassion n'est pas du côté des calculs du temps d'hospitalisation, mais bien du côté du bien-être des patients. La compassion rend respectables ceux à qui elle est faite sans retour. Et, dirais-je, hors de l'éblouissement médiatique.

En effet, dès que la compassion s'introduit dans le domaine du spectacle, elle cesse de l'être. Toute autre forme de compassion n'est le plus souvent qu'une vanité de plus. Ici, le spectacle de la compassion, c'est le spectacle qu'on montre parce que l'on veut que les gens le voient et le sachent. La compassion ne s'échange pas ; ni avec la grâce de Dieu, ni avec les indulgences de l'Église catholique, ni avec les sous de l'État, ni avec une « plogue » dans les médias. La compassion obéit au cœur,

pas au calcul de la charité ou du spectacle. La compassion mal pratiquée usurpe la dignité des êtres qu'on prétend soulager de leurs souffrances. Les démunis ne doivent pas être une cible, voire une catégorie pour justifier la compassion, ils doivent en être l'objet. Point à la ligne. La compassion n'a pas à mettre en valeur la personne qui l'exerce. Surtout pas devant les caméras, comme c'est souvent le cas avec le cardinal Turcotte lorsqu'il se présente à l'Accueil Bonneau, pour ne donner que cet exemple.

La compassion, ce n'est pas se trouver bon auprès des démunis. Dénaturée, elle est le spectacle de la charité gonflée d'intérêt personnel ou corporatif. La compassion n'est pas un commerce entre les hommes et les femmes, entre les humains ; elle n'est pas non plus un commerce entre les médias et la promotion des individus, comme il arrive trop souvent avec l'actuel archevêque de Montréal. La compassion, tout simplement, ne se donne pas en spectacle. Sa réalité suppose qu'on doive s'agenouiller devant elle. Elle n'a rien à voir avec la vantardise des spécialistes de la charité. Je sais trop que tout spectacle est un calcul. La compassion, anti-spectacle par excellence, est meilleure avec le silence. Elle ne doit pas servir à nous grandir dans notre propre estime. Et parler pour attirer l'attention n'est pas mieux.

La seule compassion que je connaisse est celle dictée par la sincérité. Elle ne peut se faire que dans la gratuité du geste. Elle ne doit jamais être faite sous le poids d'une reconnaissance. Il n'y a de don que transparent. L'absolu de la compassion, c'est l'abandon sans calcul de sa personne dans un moment de nécessité absolue de pauvreté partagée. La compassion n'est pas de savoir si l'autre souffre autant ou moins que nous. La compassion, c'est donner sans calculer. Elle suppose le courage d'être soi-même.

Quand je pense compassion, je pense telle religieuse, tel religieux, tel laïc, telle personne ; je ne pense pas communauté religieuse ou Église catholique, Collège des médecins ou gouvernement. Il n'est de compassion qu'incarnée dans des individus. La compassion, c'est la sincérité du don que l'on fait à l'autre ; celle de la religieuse de mon enfance, par exemple, sœur Olive des Anges, celle de sœur Nicole Fournier de l'Accueil Bonneau, celle de

monsieur Gilles Keable de Québec, celle de Jean Vanier, celle de l'abbé Pierre en France. Ce que ces gens me disent, c'est que la compassion est disposition à la générosité autour de laquelle tourne la bonté. Car leur compassion sollicite notre propre générosité en sollicitant aussi la bienveillance et la dignité. Sans cette reconnaissance de la dignité humaine, il ne peut y avoir de compassion. Quand j'observe la patience de ceux et celles que je viens de nommer, leur maîtrise d'eux-mêmes, leur disposition à soulager la misère des démunis, je sais qu'ils pensent aux autres avant de penser à eux-mêmes ou à la réputation de leur institution. Quand on s'attarde au dévouement de ces gens, on remarque le travail constant qu'ils font sur eux-mêmes et dont l'impact rejaillit sur leur entourage immédiat.

Je pense même que si leur compassion est si vraie, c'est qu'ils sont bien avec eux-mêmes ; je veux dire, ils peuvent se regarder dans un miroir, contrairement à certains de nos leaders religieux ou politiques. Pour moi, ces gens, qui me servent d'inspiration, appartiennent, je reprends la formule du maître hassidique rabbi David de Lelov, mort en 1813 : au « réseau des bonnes actions [qui] maintient le monde et en fait de l'or ». Tout signe de compassion est un message d'amour, un soulagement dans la joie.

J'ajoute que je ne connais pas d'autres marques de compassion que l'élan spontané vers la justice. La compassion engendre l'écoute, elle est la santé de la justice. Elle est sourire sincère. La compassion fonde la justice. C'est une chose d'être compatissant, c'en est une autre d'être solidaire. On a tendance parfois à confondre compassion et solidarité. Je le répète, je ne connais pas de compassion séparée de la justice. Car être touché ne suffit pas. Certes, compatir, c'est « souffrir », c'est se préoccuper de la souffrance d'autrui. Je me pose parfois la question : la compassion n'existe-t-elle que devant la souffrance ? Si oui, ne risque-t-elle pas de n'être que chantage émotif et donc d'être artificielle ? À l'inverse, à force de compassion, il y a des gens qui finissent par en abuser. La compassion n'est pas que réaction émotive, elle est un sentiment de portée morale, voire de portée métaphysique puisqu'elle nous

révèle, à travers une condition commune, l'essence de notre humanité. Ce qui suppose une véritable relation humaine. La compassion neutralise la solitude et nous amène à la joie et au bien-être.

Oui, la compassion cherche à guérir. Dans *Par-delà le bien et le mal*, Nietzsche condamne la compassion parce qu'il y voit une contagion affective, c'est-à-dire une « transmission en chaîne de la souffrance ». Cette contagion du malheur, cette « déperdition de vitalité » multiplie la souffrance au lieu de la guérir. La compassion est cette capacité d'entrer dans la souffrance de l'autre sans mêler la sienne, si elle s'exprime. Lorsqu'il y a fusion de deux souffrances, il n'y a pas de compassion. Il y a faiblesse, il y a aliénation. Il n'y a pas de compassion si je m'identifie à l'autre. En soi, « pleurer avec ceux qui pleurent » n'est pas un acte de compassion. On assiste à l'élargissement inutile de la souffrance.

Je l'affirme, c'est précisément dans le regard de l'autre, qui est alors utile, que l'humain peut avancer quelque peu. Je suis même convaincu que la compassion est plus profonde que la charité car c'est elle, la compassion, qui exprime la profondeur de celle-ci, et non l'inverse. Plus profonde, donc, la compassion parle plus intensément aussi longtemps que s'absente la compassion.

Celle-ci accepte autrui tel qu'il est sans qu'il le sache. Elle commence par l'absence de préjugés. Elle voit et ressent les choses de l'intérieur. Elle commence par l'absence de jugement. Elle n'exclut pas. Elle est cette volonté d'accueillir l'être affaibli à la manière authentique d'un Jean Vanier chez qui l'absence de préjugés abolit tout rapport de supériorité. C'est cette volonté de partage qui, seule, fait advenir un rapport humain d'égalité et qui est la condition première pour que la compassion ait un sens véritable. La compassion est un regard de reconnaissance réciproque de la condition humaine. Elle n'est possible que par la bonté du geste, que par la gratuité de la démarche, que par la transparence du don. Le don n'est pas la compassion. Car qui donne reçoit. La compassion n'est pas de cet ordre. Celle-ci suppose une reconnaissance de l'autre, non dans sa misère, mais dans son potentiel de soulagement, de libération. La compassion est l'unité



affective du don. Elle n'est ni pitié, ni jugement, ni récompense. Je crois même que la compassion n'est pas un état d'âme. Elle n'est pas non plus émotion puisqu'elle n'est ni tristesse, ni colère. Elle est une attitude de compréhension et de partage à l'égard d'une personne. Ce qui suppose une qualité du cœur. Mais la compassion ne suffit pas si elle consiste à ne pas reconnaître la vérité de l'autre, c'est-à-dire son humanité.

Pour cela, ne pas être passif ou simplement ému. La compassion, c'est tout le contraire, elle est une action de la parole combinée au geste. Il n'y a de compassion que de la main qui vient en aide. Car on se fatigue d'elle quand elle est discours séparé de la pratique. La compassion n'est jamais en retard sur la réalité. Elle est immédiate et entraîne des gestes en accord avec ce qui est reconnu de souffrance ou d'injustice chez ceux et celles qui en sont victimes. La compassion ne doit pas être un accident de désir. Elle doit être un geste gratuit et constant. La compassion débouche sur l'engagement qui est cette part de notre humanité qui appelle le respect et l'amour de l'autre, lesquels n'ont rien à voir avec le calcul intéressé ou avec l'ambition personnelle. À cet égard, il faut lire le très beau roman d'Andrée Ferretti, *L'été de la compassion* (VLB éditeur, 2003). L'on y apprend que la compassion est, sinon la recherche d'une certaine cohérence avec soi-même, une réponse toute naturelle à notre humanité comme à celle de notre prochain. Là où la souffrance frappe une personne, il nous revient de s'approcher d'elle, et à la manière de Candide, d'être plus ému de compassion que d'horreur, de ne point se laisser abattre, de refuser la médiocrité du don, d'avoir les mots pour le dire. Je crois qu'il y a quelque chose d'illimité dans la compassion que seul l'humain rend possible.

Je conclus. Il n'y a pas d'humanisme sans compassion. Et l'inverse est aussi vrai.